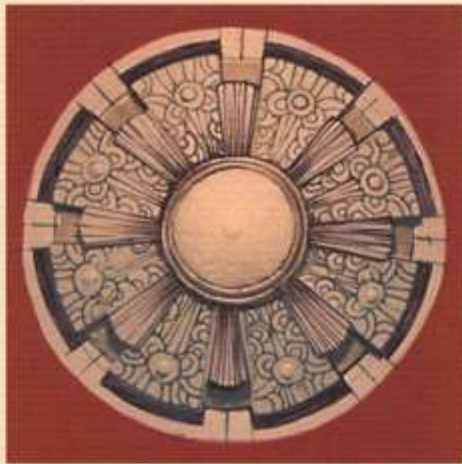


SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

HOMMAGE AU
CAFE DE FLORE



petit matin du Flore

CHARLES MATTON

172, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
75006 PARIS



*Facade extreme gauche - De gauche à droite et de haut en bas :
Guillaume Apollinaire, Jules Dumas, Romain Gary, Marguerite Duras, Serge Gainsbourg.*
*Facade à gauche de l'entrée - De gauche à droite - de haut en bas :
Renauld Barbet, Jean Paul Sartre, Jacques Prévert, Françoise Sagan, Jean Genet, Albert Camus.*
*Facade de droite - De gauche à droite - de haut en bas :
Francis Ford Coppola, César (Roldán), Alberto Giacometti, Francis Bacon, Pablo Picasso.*
*Intérieur espace - Mur immédiatement à droite, de haut en bas :
Sylvie Matton, César et Charles Matton, Jean Castel, Miroslav et Cora Seljovic, Paul Bonval.*
*Intérieur espace - Mur de droite au second plan :
Louis Toulouzé, Pierre Borel, Jean-Louis Goffé, Frédéric Boissonner, Sarah et Nathalie Rykiel, Tony Curtis, Bernard-Henry Lévy, Karl Lagerfeld, Juliette et Pascal de Sol, premier plan, 1^{er} étage du Mont Carlé Châteauneuf.*

LE FLORE, MÉMOIRES MINUSCULES

II L'Elorado

Ah oui, c'est tout à fait certain, le Café de Flore fait partie de ma vie, c'est comme un morceau de moi.

J'y suis entré pour la première fois il y a pas loin de cinquante ans. Je faisais mon service militaire au ministère de la Guerre (aujourd'hui de la Défense), rue Saint-Dominique, quinze mois loin de ma femme suédoise, épousée juste avant mon incorporation. Quinze mois à enregistrer des suppliques soumises à "la haute bienveillance" de députés, demandes de légion d'honneur, mutations ou passages à l'échelon supérieur dans l'échelle de soldes, vu que ces gens-là avaient beaucoup de mérites... Pas très folichon, mais tout de même mieux que d'être en caserne à Tourcoing !

Mon capitaine était une grosse dame. On était plutôt copains. Elle m'appelait "ma biche" car, pour me faire les yeux plus bleus, il m'arrivait de les cerner de noir. Mes trois mois de classe purgés au camp de Monthléry en chaussures militaires m'avaient valu un cor au pied. J'avais donc découpé une petite fenêtre dans le cuir de mon mocassin droit, à l'endroit douloureux. Cette lucarne laissant apparaître ma chaussette kaki, j'étais contraint de la teinter tous les matins avec de l'encre noire. Cela faisait pleurer de rire mon capitaine : un rien amusait cette bonne nature...

Enfin tout ça pour dire que, quand venait le soir, j'avais un besoin impérieux de changer de décor. Où aller en quittant la rue Saint-Dominique ? Faire un poker d'as au bar du Montana, écouter du jazz en face, manger un hachis Parmentier en bas de la rue Saint-Benoît, ou boire un guignolet kirsch au Café de Flore...

Le Flore c'était mon Amérique à moi, le contraire de ma journée passée devant ma Remington, le contraire de tout ce gris. Je me souviens d'un soir pluvieux de cet automne-là, je marchais, les pieds mouillés – surtout le droit. Il venait à ma rencontre le Flore, lui et son double, à l'envers dans les luisances du trottoir. J'arrivais devant lui, minable. Je pénétrais dans la grotte lumineuse, bruyante, pleine de garçons un peu féminins et de déesses dévergondées. Les cendriers, je m'en souviens bien, étaient pleins de mégots de Lucky Strike, maculés de rouge baiser.

Oh oui... pas étonnant que j'aie traîné ma dégainé du côté de chez Boubal. Sans le connaître encore, je l'aimais bien. (Quelques années plus tard, me voyant passer sur le trottoir, largué, tout démantelé, fracassé par une terrible peine de cœur, il m'offrira un verre à l'intérieur, dans un silence délicat dont je lui sais toujours gré).

Mais revenons à la dégainé, il faut quand même en parler : le 2^e classe Matton du train des équipages, en uniforme de gros drap kaki, le calot bleu marine enfoncé jusqu'aux oreilles pour cacher des cheveux roses; couleur due à une erreur de dosage d'ammoniaque et d'eau oxygénée, tentative malheureuse dans l'espoir naïf d'ensoleiller un peu le clavier de ma Remington.

Je me rends compte que tout ce que je raconte là peut donner à penser qu'au Flore, je fréquentais plus volontiers le premier étage, là où il y avait, à l'époque, plus de garçons que de filles. Soyons bien clair : en ce temps-là, j'avais, pour reprendre la formule cocasse de Jean-Paul Goude, un côté "tapette hétérosexuelle".

Une anecdote risque d'ailleurs de confirmer les soupçons. À la fin de l'été, il y eut à Paris de grandes grèves de transports. J'avais un ami, Michel Warren, qui avait pris l'habitude de venir me chercher en fin de journée au ministère, en fiacre. Durant les grèves, Michel s'était offert les services d'une certaine Gabrielle d'Orange, authentique descendante de la famille d'Orange d'après ses dires, et désargentée. Elle avait donc converti sa calèche des jours fastes en fiacre attelé à deux chevaux, et proposait aux touristes des promenades aux alentours des Champs Élysées.

Michel Warren, beau comme un empereur romain bien décadent,

Gabrielle d'Orange en redingote rouge sang sous son petit melon noir d'amazone, et le bidasse aux cheveux roses descendant d'un fiacre : notre arrivée devant la terrasse du Flore obtenait un franc succès.

Voilà, ce fut pour moi le Flore première période. Pas très intellectuel tout ça. Oh, j'avais bien sûr croisé quelques têtes qui me faisaient rêver : Boris Vian, Juliette Gréco, une fois ou deux Jean-Paul Sartre (qui n'y venait presque plus), Françoise Sagan que je ne connaissais pas encore, Jean Genet, la talentueuse Violette Leduc qui était une grande copine de Michel Warren, et pour laquelle j'avais une grande sympathie, etc, etc...

III L'éclipse

J'ai été démobilisé, et ma femme est rentrée de sa Scandinavie natale. Le Paris nocturne me tentait trop : un peu comme un joueur se fait interdire de casino, nous nous sommes exilés à la campagne, à Auvers-sur-Oise près d'une maison familiale.

Cinq ans passèrent. Paris teintait le ciel en rose, là-bas au sud-ouest, à trente bornes de ma fenêtre. J'y faisais parfois de petits raids éclairés pour jeter un œil nostalgique au quartier. Le Flore se passait très bien de moi. La peinture est consolatrice, je travaillais beaucoup.

Peu à peu, le Paris dont je m'étais éloigné mandatait de gentils messagers qui m'apportaient un peu de son parfum. Le comédien et cinéaste Gérard Blain, mon ami d'adolescence, en était le principal ambassadeur. Je me souviens du klaxon trois tons de sa petite AC Bristol rouge passant le pont qui enjambait l'Oise. Je me souviens des gros yeux rigolards de Claude Chabrol qui tourna à quelques plans de son film *Les cousins* (dont Gérard partage la vedette avec Jean-Claude Brialy).

Je me souviens de Françoise Sagan, alors au fait de sa gloire, qui m'avouait avec gravité qu'elle échangeait sans hésiter tout le talent qu'on lui prêtait contre les jambes de Gid Charisse. C'est ce jour-là, ou peut-être un autre jour, je ne sais plus, qu'elle m'acheta un tableau intitulé *le petit pan de mur noir*, probablement séduite autant

par la peinture elle-même que par le parfum proustien de son titre.

C'est ainsi qu'un certain Paris, celui du Flore, de la brasserie Lipp, de la Coupole, de la Closerie, me rejoignait dans ma cambrousse. Si bien que, lorsque je regagnai la capitale, je n'étais plus vraiment le bidasse anonyme aux cheveux roses.

III/ Les retrouvailles

Quand on lit les biographies des peintres, des musiciens et des poètes, on s'étonne que ces gens, venus de tous les horizons sociaux et géographiques, se soient tous connus jeunes. Le Polonais Chopin, Litz, Sand...

L'aristocrate un rien débauché Lautrec, le bourgeois réservé Vuillard, l'ouvrier peintre sur porcelaine Auguste Renoir tutoyaient le grand bourgeois Fantin-Latour. Cézanne, le provincial psycho rigide, avait assez d'intimité avec Van Gogh pour lui dire : "Sincèrement, vous faites une peinture de fou".

On connaît une "clé" et, pour peu qu'on ne soit pas trop antipathique, qu'on ait un peu de talent, on rencontre très vite le petit monde dont on rêvait de faire partie. Ces rencontres se font le plus souvent la nuit dans des lieux qui ont acquis leur pouvoir d'attraction selon le processus de la boule de neige. Un jour Max Jacob a donné rendez-vous au Flore à Picasso, qui en a parlé à Eluard, etc...

Ainsi, au Café de Flore, j'ai croisé, souvent trinqué avec... non, c'est trop, il faudrait un pavé, genre *Les bienveillantes*, pour citer tous ces noms ! Tout au plus ai-je envie d'évoquer des images : les beaux seins de Renée, l'antillaise "croque-monsieur", César, Jean Castel, tout de suite à gauche en entrant, Pomerand le maléfique, Hugues Degéorgis l'ambigu, le subtil Bernard Bos, Olivier Laronde, les yeux pleins de larmes, jouant avec un petit ours gros comme son pouce.

Des acteurs : Lucchini qui, dix ans plus tôt, me parlait déjà de Céline, tout en faisant mousser mes tiés dans un salon de coiffure proche du Rond-point des Champs Elysées. Bohringer, tonitruant, génial parfois, soudain ressuscité, éphémère. Des actrices : Bernadette Lafont, Bulle Augier, Isabelle Huppert, Catherine

Deneuve, Anouk Aimée, Lauren Bacall, toutes belles... comme au cinéma. Les époques se mélangent : le rire d'oiseau fou de Roland Topor résonne sur des images surgies d'une autre époque, Simone Signoret m'embrasse... Mais était-ce au Flore ou à la Closerie des Lilas ?...

IV/ Le quartier, la décadence ?

Il y a dix-huit ans que nous nous sommes installés sur le boulevard Saint-Germain, à cent mètres du Café de Flore. On m'a dit alors : *too late*, c'est fini, il n'y a plus d'après à Saint-Germain des Prés. Décadence...

Pas d'accord. Je ne suis pas du genre "ah, c'était le bon temps". Bien sûr que je regrette la librairie Le divan, le restaurant des Saints pères, mais sûrement pas le Royal Saint-Germain ni le Drugstore qui lui a succédé, là où il y a maintenant Armani.

La distance magnifie. Avec le temps, des figures du passé se parent d'un éclat plus vif, le mythe se fond à la réalité. Blondin et Vidali m'ont fait hurler de rire bien sûr, mais, peu après, Pierre Benichou et Olivier de Kersauzon aussi. Aujourd'hui, Frédéric Beigbeder et Edouard Baer ne sont pas vraiment tristes : peut-être bien que la relève est assurée.

En fait il reste à prouver l'infériorité du moment : je préfère, quant à moi, par exemple, la musique de Jean-Jacques Schuhl aux borborrygmes de Gabriel Pomerand. Et qui dit que Beigbeder n'écrira pas prochainement un chef d'œuvre ?!...

Côté intello, il y a moins d'idéologie, c'est certain, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Réflexions faites, ce qui fait le charme du Flore, c'est la certitude que l'on a, quelle que soit l'heure, d'y voir des visages – connus ou inconnus – qui reflètent un état d'esprit voisin du sien : un certain souci d'élégance, un humour, et surtout un esprit de tolérance. Et puis, il y a tous ces amis qui gravitent – ou ont gravité – entre le Flore et ses satellites depuis tant d'années. Jacques Baratier a réalisé deux films sur le monde en question à vingt ans de distance, dans

lesquels on retrouve les mêmes têtes dans les mêmes lieux, sans nostalgie.

Quant à Miroslav Siljegovic, le directeur du Flore depuis vingt ans, il a su perpétuer avec talent l'esprit du lieu. Je crois que cette pérennité est propre à Paris, et plus particulièrement à Saint-Germain. C'est le contraire d'une ville comme New York, où l'on cherche à retrouver un lieu qui nous a séduits six mois auparavant, et où le taxi nous débarque devant une laverie ou un parking.

V/ La "boîte" Petit matin du Flore

*Faire surgir l'objet, voilà qui
est plus important que de le
faire signifier.*
Jean Baudrillard

Il est vrai que l'art de notre époque a tendance à faire signifier les apparences, à leur prêter un sens autre que celui qu'elles semblent avoir. Cela dit, il est bien possible que je n'aie rien compris à la phrase de Baudrillard. Un jour je lui ai demandé ce qu'il entendait par "plus important". Il m'a pris par le col : "Tu ne me refais jamais ce coup-là !". Je m'en tiens donc à la phrase telle que je la comprends. "Faire surgir l'objet", le rendre plus présent, plus dense.

Faire surgir le Café de Flore, témoigner de lui avec un minimum d'ego. Eh oui... voilà le plus important pour moi. Cela réclame beaucoup d'amour de ce qui semble. Rendre hommage au Flore, c'est aussi le redécouvrir.

Merci à Colette et Miroslav, merci à Carole, de m'avoir fait découvrir le Flore, moi qui, depuis cinquante ans, pose mes fesses sur la molesquine rouge de ses banquettes, moi qui le regardais sans le voir vraiment, comme on regarde, la plupart du temps, ce (et ceux) qu'on aime.

C.M.

Paris, le 4 décembre 2006

Les photos de l'œuvre, celle du Flore, et les dessins réunis dans ces pages, sont de Charles Matton.

Site Internet : www.charlesmatton.com